

Festivals

Élie Castiel et Patrick Schupp

Numéro 157, mars 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/50187ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Castiel, É. & Schupp, P. (1992). Compte rendu de [Festivals]. *Séquences*, (157), 7-10.

Une bio de Charlot

Richard Attenborough réalise *Charlie*, une biographie du célèbre cinéaste-acteur. La distribution est impressionnante et compte même Geraldine Chaplin, aux côtés de Robert Downey Jr, Dan Aykroyd, Kevin Kline, Penelope Ann Miller, Lilla Jovovich et Diane Lane. Sven Nykvist est à la caméra.

Levinson prolifique

Bugsy est à peine sorti que **Barry Levinson** entreprend un autre film. Il s'agit de *Wilder Napalm* qu'il tourne en Floride avec Debra Winger et Dennis Quaid.

Forman en enfer

Milos Forman va tourner *Hell Camp* à New York et au Japon.

De Palma change de titre

Le prochain **De Palma** ne s'intitulera pas «*Father's Day*» comme nous l'avions annoncé mais plutôt *Raising Cain*. John Lithgow y joue le rôle d'un psychologue qui devient obsédé par ses devoirs de père lorsque sa femme donne naissance à leur premier enfant.

Distribution masculine

Robert Redford, Sidney Poitier, Ben Kingsley, River Phoenix et Dan Aykroyd sont les vedettes de *Sneakers*, produit par Lawrence Kasdan et réalisé par **Phil Alden Robinson**.

Branagh

Après un détour du côté de chez Hitchcock avec *Dead Again*, **Kenneth Branagh** revient à Shakespeare en adaptant *Much Ado About Nothing*.



Martin Girard

Les Enfants du paradis en couleurs

Le cinéaste Marcel Carné, maintenant âgé de 82 ans, vient de donner son accord pour la colorisation des **Enfants du paradis**.

Scorsese

Martin Scorsese va tourner une adaptation du roman d'Edith Wharton, *The Age of Innocence*. Il devrait ensuite enchaîner sur *Clockers*, un thriller basé sur un roman de Richard Price et qui décrit une enquête policière sur un meurtre commis à New York.

Polanski

Roman Polanski a terminé le



tournage de *Bitter Moon* avec Peter Coyote. C'est un suspense qui raconte les mésaventures d'un couple dont les vacances tournent à la tragédie.

Valentino

Le sulfureux **Nagisa Oshima** dépeint la vie amoureuse et tumultueuse de Valentino dans un film intitulé *Hollywood Zen* avec Ryuichi Sakamoto et Joan Chen.

Cronenberg aime les insectes

Après *La Mouche* et les «*bibites*» de *Naked Lunch*, **Cronenberg** persiste dans la même veine avec *M. Butterfly* d'après la pièce de David Henry Hwang. Les acteurs ne sont pas encore choisis.

Thriller

Alan J. Pakula va tourner *Consenting Adults* avec Kevin Kline qui joue le rôle d'un homme accusé injustement de meurtre.

Michel Buruiana et *SÉQUENCES* présentent

RÉTROSPECTIVE DU CINÉMA ROUMAIN



1er au 20 décembre 1991

Il n'est pas surprenant que les films sélectionnés pour la *Rétrospective du cinéma roumain*, tenue du 1er au 20 décembre, étaient des oeuvres produites durant les trois décennies les plus marquées par le fardeau de la censure étatique. Même si Nicolae Ceaucescu ne devient président de la République de Roumanie qu'en 1974, il faut rappeler qu'il est nommé Premier secrétaire du comité central du parti communiste en 1965, et qu'il devient président du Conseil d'État en 1967. Jusqu'à sa mort récente, le pays connaît maintes difficultés économiques qui engendrent un climat social d'autant plus austère que le régime est resté centralisé et plus particulièrement répressif.

C'est ce que l'on constate dans *La Réconstitution* de Lucian Pintilie, film d'ouverture de la *Rétrospective*. Très connu sur le plan international par ses mises en scène de théâtre audacieuses et originales, Pintilie s'impose à l'attention de tous avec *La Réconstitution*, un pamphlet habile, courageux, et hautement symbolique sur l'irresponsabilité individuelle et collective, en même temps que

contestataire du système. Datant de 1968, cette oeuvre s'accorde bien aux courants idéologiques de l'époque: Mai 68 et le *Printemps de Prague*. D'un point de vue esthétique, le film de Pintilie rappelle les plus beaux fleurons du cinéma tchèque de la même époque. On pense surtout à *Trains étroitement surveillés* de Jiri Menzel, réalisé deux années auparavant.

Andrei Blaier s'impose à la critique internationale en signant un film d'une élégante finesse psychologique. *Les Matins d'un garçon sage* regorge de détails pittoresques d'une certaine jeunesse roumaine des années 60. Mais c'est surtout grâce à un scénario d'une modernité étonnante signé Constantin Stoiciu⁽¹⁾ que le film suscite l'attention. À cette écriture rigoureuse et fluide, s'ajoute la mise en scène très *nouvelle vague* de Blaier.

Le même auteur signe *Cartes postales illustrées avec des fleurs des champs*, sept années plus tard. Mais c'est une adaptation un peu

(1) Constantin Stoiciu vit maintenant à Montréal. Il est président de la maison d'édition *Humanitas*.

moins convaincante d'un roman de Zaharia Stancu. Inspiré d'un fait réel, le film relate un cas d'avortement. Plus honnête tout de même que la réalisation, c'est la direction d'acteurs et le niveau d'ensemble de l'interprétation qui éveillent notre bienveillance. Par son style, le film de Blaiar fait penser à quelques bons



produits d'un certain cinéma commercial yougoslave. On notera aussi que si, d'un côté, le cinéma roumain se rapproche le plus des cinémas de l'Europe de l'Est, en ce qui concerne l'esthétique, la vivacité des personnages dont il est question témoigne de la latinité du peuple roumain.

Cet heureux mélange se retrouve dans **La Dernière Nuit de l'enfance** de Savel Stiopul⁽²⁾. Après un début conventionnel mais intéressant, le film entreprend des trajectoires emblématiques utiles puisqu'elles s'harmonisent avec le comportement du jeune héros. La solitude d'un jeune au milieu de la société communiste n'est que la métaphore d'une nouvelle génération qui n'est nullement prête à assimiler les conventions et les restrictions d'un étatsisme paternaliste et répressif.

La consécration de Liviu Ciulei lui vient du prix de la mise en scène à Cannes, en 1964, avec **La Forêt des pendus**, une évocation lyrique et puissante des pouvoirs militaires durant la première guerre mondiale. Un style sobre, elliptique, et une maîtrise d'ensemble remarquable renvoient ces sentiers de la gloire roumains aux oeuvres du cinéma soviétique les plus réussies.

La Dernière Nuit d'amour de Sergiu Nicolaescu, adaptation d'un roman de Camil Petrescu, apparaît comme un exercice de facture stylisée, mais dissimulée par une mise en scène traditionnelle.

Inspiré d'une nouvelle de Dului

Zamfirescu. Un conte estival de Dan Pita poursuit un parcours linéaire bien que dans l'interprétation des comédiens, on peut reconnaître certains talents. Il est dommage que les propos philosophiques soient vite étalés et se perdent dans une mise en scène aléatoire et peu inspirée.

Les Daces sont connus comme étant les premiers habitants de l'actuelle Roumanie. Dans un style épique qui se rapproche des péplums italiens des années 60, Sergiu Nicolaescu a réalisé **Les Immortels** (*Les Daces*), oeuvre mineure à grand déploiement où l'on reconnaît des valeurs sûres d'un certain cinéma commercial européen: Georges Marchal, Pierre Brice, et Marie-José Nat (bien que celle-ci se soit fait connaître dans des oeuvres beaucoup plus ambitieuses).

S'imposant comme un spécialiste des films épiques, Mircea Dragan est habile à manier à l'écran les masses populaires et les scènes historiques à grande figuration. On s'en rend compte dans ce qui pourrait être la suite aux **Immortels**, **La Colonne**, réalisé un an plus tard.

La *Rétrospective* nous proposait également **Darclée** de Mihai Iacob, un récit biographique retraçant diverses étapes de la vie d'une grande Diva roumaine de la fin du XIXe siècle et du début du XXe. Agréable à voir et à écouter, le film de Iacob évoque étrangement les mélodrames musicaux espagnols de l'époque franquiste, mais repris ici dans un style épuré, beaucoup moins kitsch, et une mise en scène plus alléguée.

Le temps que nous avons ne vous a permis de voir que trois films

produits au cours des années 80. Dans **Paso Doble**, Dan Pita confirme un talent déjà manifesté dans **Filip le bon**. Si le constat qu'il expose peut paraître d'une perspicacité personnelle, il n'en reste pas moins que derrière ces propos codés, se cache le désenchantement collectif d'un pays sous la tutelle d'une dictature. On pourrait en dire autant de Mircea Danieliuc. Avec **Essai de micro**, il expose, par le biais d'une critique, des rapports entre les médias et la société, son analyse de la situation qui prévaut dans son pays. Le film date de 1980 et ce n'est qu'à travers des illustrations à double sens que le film prend une signification politique particulière. Son regard est beaucoup plus caustique dans **La Croisière**, réalisé six ans plus tard. D'un humour grinçant, d'une écriture accessible et mettant en scène des personnages issus du monde ouvrier, le film de Danieliuc se présente comme l'un des plus expressifs de la *Rétrospective*. Il est évident que sa vision politique est loin d'être montrée en filigrane. Il n'est donc pas surprenant que ce film ait été choisi pour clôturer cette manifestation. On notera qu'avant la projection, Savel Stiopul présentait le film en déclarant que pour le peuple roumain, il représentait un «cri d'alarme» et en même temps «une lueur d'espoir». Et d'une voix émue, il a demandé à l'assistance d'observer une minute de silence en l'honneur des «héros tombés durant les événements de décembre 1989», car ce film *visionnaire* leur était dédié.

Élie Castiel

La Croisière de Mircea Danieliuc



Tout d'abord, une constatation: 80% d'indice de fréquentation. Les trois quarts des représentations bourrées de spectateurs, et un nombre impressionnant de visionnements supplémentaires pour certains films. Résultat: aucun déficit! D'autre part, une visibilité accrue dans les médias, et surtout une stabilisation d'un événement qui semble désormais devoir acquérir un statut permanent.

La programmation, comme presque toujours dans ce genre de manifestation, allait du remarquable au très mauvais. Il est vrai qu'on ne peut pas gagner sur tous les plans. Cependant je dois avouer que les organisateurs n'ont lésiné ni sur la variété ni sur la forme, et se sont donné beaucoup de mal pour rassembler et présenter des oeuvres classées selon des thèmes précis. Il y avait donc deux grandes catégories: le documentaire/étude sociologique d'une part, et le film de fiction d'autre part.

Dans le second cas, l'ouverture d'esprit, les facilités accrues de communication et l'affirmation vraiment internationale d'un mouvement gai/lesbien de libération ont permis à plusieurs réalisateurs d'importance de présenter des oeuvres qui, autrefois, n'auraient jamais pu être vues ici.

Le documentaire gai/lesbien demeure ce qu'il a toujours été: un outil de découverte, de recherche et aussi, parfois, de révolte ou, tout au moins, de revendication.

(2) Savel Stiopul, directeur des Archives de film en Roumanie, était de passage à Montréal, au cours de cette *Rétrospective*.

Women Like Us (Susanne Neild, Rosalind Pearson, 1991, Grande-Bretagne) a eu le courage de se pencher avec sensibilité et franchise sur la vie et les problèmes des lesbiennes du troisième âge, sujet aussi rarement abordé que celui de l'extrême jeunesse (14 à 20 ans) dont Jennifer Montgomery, dans **Age 12: Love with a Little 1** (U.S.A. 1991) et Sadine Beining, qui a 17 ans — dans une saisissante rétrospective (six films) — explorent les multiples ramifications avec autant d'intelligence que de patience.

Le Tiers-Monde et l'Asie sont également très présents avec le Nicaragua: **Sex and the Sandinistas**



(Lucinda Broadbent, 1991, Grande-Bretagne); Cuba: **Not Because Fidel Says So** (Graciela Sanchez, 1988, Cuba) et Puerto-Rico: **Kim** (Arlym Gajilan, 1987, États-Unis). Ces trois films présentent, parfois un peu naïvement, mais avec beaucoup de bonne volonté, les difficultés, les drames, mais aussi l'évolution et l'espoir des communautés gaies et lesbiennes dans ces pays, particulièrement dans le très beau et très sincère **Kim**, remarquablement

structuré et mis en images.

Avec quatre courts métrages, les États-Unis et l'Angleterre se sont également penchés sur la participation gaie/lesbienne aux compétitions sportives, autre sujet très rarement abordé jusqu'ici. Ces courts métrages nous emmènent en Asie: **Women of Gold** (Eileen Lee et Marylyn Abbink, 1990, États-Unis), à l'entraînement: **The Zone** (Katya Bankowsky, 1991, États-Unis), à Vancouver: **The Gaymes** (Ellen Spiro, 1991, États-Unis) et en Angleterre: **Personal Best** (Richard Kwietniowski, 1991, Grande-Bretagne). Au-delà d'une célébration des corps, de leur endurance et de leur beauté dans l'effort, on découvre en filigrane les motivations et les raisons d'être de ces choix: la performance, la valorisation personnelle, le désir de vaincre et aussi — et surtout — l'orgueil de la caste: on est gai, on en est fier, et on le prouve en étant aussi bon, sinon meilleur que les autres! Cependant, si le documentaire, tout important qu'il soit, ne rend compte que d'une réalité fragmentée, ou à tout le moins limitée, c'est essentiellement dans la fiction ou la création artistique que nous allons pouvoir voir fonctionner et s'exprimer la mentalité, l'esprit et la réalité active des gais du monde entier.

Beyond Gravity (Garth Maxwell, 1988, Nouvelle-Zélande), **Foolish Things** (Peter Wells, 1982, Nouvelle-Zélande) et **Sleeping Around** (Michael Rogowski, 1985, Australie) m'ont particulièrement plu. Tout d'abord, il s'agissait d'œuvres provenant de pays avec lesquels nous n'avons que peu de contacts; ensuite, cela permettait de faire un peu le point sur la mentalité et les attitudes artistiques de ces camarades du bout du monde. Et j'avoue que j'ai été séduit. **Beyond Gravity**, jolie histoire d'amour un peu rétro et conventionnelle, très bien montée et jouée, se laisse voir sans problème. Le second, gentil sans plus, tentait de flatter le voyeur en nous, mais, dans mon cas, sans grand succès: tout ça me semblait bien dépassé: le troisième, superbe de douce folie, cumulant à la fois *Monty Python* et *Saturday Night Live*, naviguait avec ivresse entre le délire et le burlesque. Les trois, présentés à la suite le même soir, composaient l'un des

programmes les plus intéressants du Festival.

Autre moment intense: **The Garden** (Derek Jarman, 1990, Grande-Bretagne), qui posait des questions essentielles sur la persécution gaie au cours des siècles, remettait en question le rôle de l'Église face au sida et à la menace nucléaire, et surtout commentait sans parti pris, m'a-t-il semblé, mais avec une effrayante lucidité les carences humaines et politiques de l'Angleterre thatcherienne. Assez difficile d'accès, le film m'a néanmoins semblé le plus beau, le plus dur et le plus complet des films de Jarman, constituant en quelque sorte son testament affectif et culturel puisque, atteint du sida, il a été à peine capable d'en assurer le montage final.

Je passe sur **No Skin of My Ass** (Bruce Labruce, 1990, Canada), aussi prétentieux qu'inutile, sur **De Avonden** (Rudolf von de Berg, 1990, Pays-Bas) rempli de bonnes intentions et tout fier de sa critique sociale, mais long, lourd et filandreur, sur **Naughty Boys** (Eric de Kuyper, 1984, Pays-Bas), inepte, mal monté, mal joué, mal contrôlé et trop long de 60 minutes (il en fait 105). Ce Kuyper était d'ailleurs à l'honneur avec une mini-rétrospective de trois autres films, dont **Pink Ulysses** (1990), qui se vautre pendant 98 minutes dans une complaisance érotico-poétique aussi gênante qu'ennuyeuse. Le pauvre Homère, auteur du scénario original, a certainement dû retourner ses pauvres os blanchis à l'ombre des cyprès de Delphes!

Pour terminer, les organisateurs avaient programmé à la Cinémathèque québécoise une section travestissement qui a permis de revoir des films intelligents et subtils sur le sujet: **Queen Christina** (Ruben Mamoulian, 1933, États-Unis) avec la Divine, **Le Secret du Chevalier d'Eon** (Jacqueline Audry, 1959, France-Italie), vilain mélo «sauvé par les images», comme dit André Chevaussu et surtout le magnifique **Victor/Victoria** (Blake Edwards, 1982, États-Unis) qu'on revoit toujours avec plaisir, tant c'est bien fait et bien joué.

Patrick Schupp

CHOIX DE FILMS À RADIO-QUÉBEC

(avec dates prévues)

LE SAMEDI À 21 HEURES

Monsieur Hire (Patrice Leconte, France, 1989) - 22 février (79 minutes). Ce solitaire épie la jeune Alice. Il est témoin d'un meurtre perpétré par l'ami d'Alice. Va-t-il le dénoncer?

Cinéma Paradiso (Giuseppe Tornatore, Italie, 1989) - 29 février (123 minutes). Toto passe son temps avec Alfredo dans la cabine de projection du cinéma Paradiso. Un incendie détruit le cinéma et Alfredo devient aveugle. Que fera Toto?

Jésus de Montréal (Denys Arcand, Canada, 1988) - 1er mars (119 minutes). Un jeune comédien décide de mettre en scène la passion selon Saint-Marc. Il est amené à revivre le calvaire du Christ. Une lecture moderne de l'évangile.

Sexe, Mensonge, Vidéo (Steven Soderberg, États-Unis, 1988) - 8 mars (96 minutes). Ann découvre que Graham est impuissant et passe son temps à regarder des enregistrements de femmes racontant leurs aventures sexuelles.

La Vie et rien d'autre (Bertrand Tavernier, France, 1989) - 15 mars (136 minutes). Irène est à la recherche de son mari disparu pendant la guerre de 14. Elle rencontre le commandant Dallaplane et les premiers rapports sont difficiles.

Crimes et Délits (Woody Allen, États-Unis, 1989) - 29 mars (104 minutes). Pour se débarrasser de sa maîtresse, Rosenthal commande le meurtre. Mais sa conscience maintenant la torture.

Milou en mai (Louis Malle, France, 1991) 4 avril (86 minutes). À la mort de la mère d'Émile dit Milou, des discussions de famille s'engagent sur la succession.

LE SAMEDI VERS 23 HEURES

Sous le soleil de Satan (Maurice